



*« Le Ciel et
les oiseaux
migrateurs,
une constante
dans le Monde »*



Le catalogue «SANS TITRE #6» paraît à l'occasion de l'exposition *Le Ciel et les oiseaux migrants, une constante dans le Monde* présentée du 17 avril au 12 juin 2021 à la Fabrik de Monthey.

Initiateur du projet : Association A Tous Livres
Textes et interviews : Danielle Berrut
Photographies et scénographie : Cédric Raccio

Sommaire

Introduction

Le projet GÉNÉRATION — MIGRATION

Association A Tous Livres

02

Le mot des artistes

Une expérience passionnante !

Danielle Berrut et Cédric Raccio

03 — 04

L'exposition

Le Ciel et les oiseaux migrants, une constante dans le Monde

Julia Hountou, Docteure en histoire de l'art

05 — 07

Les témoignages

Ayten Bacak et Esma Bacak

08 — 11

Victoria Rappaz et Julie Dubois

12 — 15

Esperanza Gomez, Lara et Fanny Fracheboud

16 — 19

Nguyen-Tran Thi-Tri et Hugnh Tri-Nhon Gaya

20 — 23

Gjyle Tolaj et Elson Tolaj

24 — 27

Maria de Lourdes Monteiro de Oliveira et Jessica de Oliveira

28 — 31

Rosa Paola Ruga et Eva Ruga

32 — 35

Solange Bochud et Cassandre Tornay

36 — 39

Sigrun Küpper et Romain Fontaine

40 — 43

Charlotte Mananga, Odette Gollut-Manunga et Thérèse Luzolo Mwanza

44 — 47

Fernando Perreira et Alessio Gugliuzzo

48 — 50

Informations

crédits, contacts, remerciements et soutiens

51

Introduction

Le projet GÉNÉRATION — MIGRATION

Active à la Maison du Monde de Monthey depuis 2006, la bibliothèque inter-culturelle A Tous Livres permet à ses lecteurs d'entretenir l'usage de leur langue d'origine, de se familiariser avec le français et de découvrir d'autres langages et cultures. Véritable pont entre les migrants et la population suisse, l'association s'efforce par ses différentes activités de favoriser les échanges, l'enrichissement mutuel et la tolérance.

A l'origine du projet GÉNÉRATION — MIGRATION se trouve une pièce de théâtre, Les Italiens de Massimo Furlan, qui aborde le thème de la transmission culturelle dans un contexte migratoire. Que reste-t-il de la culture et des traditions familiales lorsqu'un aïeul a quitté sa terre natale pour s'établir dans un autre pays ?

Le comité de l'association A Tous Livres a souhaité poursuivre cette réflexion à l'aide d'un projet artistique participatif. L'envie était de donner aux immigrés la possibilité de s'exprimer et de faire un travail de mémoire. L'objectif était aussi de mettre l'humain au centre, de montrer la migration dans son aspect émotionnel.

Soutenu par le Théâtre du Crochetan et le Service de l'intégration de la ville de Monthey, il a réuni 11 binômes provenant d'autant de pays différents et composés d'un aïeul ayant migré et de son descendant né en Suisse. Chaque binôme a dialogué autour de cet héritage familial. Pour garder une trace de ces échanges, le plus jeune s'est initié aux rouages de l'écriture, de la photographie et de la vidéo avec la complicité de deux artistes de la région, l'écrivaine Danielle Berrut et le photographe Cédric Raccio.

Le projet GÉNÉRATION — MIGRATION aurait dû s'inscrire dans les Journées de la Diversité 2020, évènement quadriennal organisé par le Service de l'Intégration de Monthey, malheureusement annulé en raison de la COVID—19.

Le comité de l'association A Tous Livres

Le mot des artistes

Une expérience passionnante!

C'est ainsi que l'on peut décrire notre participation au projet de la Bibliothèque A Tous Livres. Un projet qui consistait à mettre en lumière ce que des petits-enfants nés en Suisse avaient conservé de la culture de leurs grands-parents immigrés.

L'idée étant de fixer les résultats de ces échanges par des textes et des photos et d'en faire une exposition, le Comité d'ATL a jugé bon de nous engager, Cédric et moi, pour aider les participants à prendre une part active à ces productions.

Onze binômes de dix nationalités différentes ont répondu positivement à notre appel. La première rencontre a eu lieu en mai 2020. La gentillesse et la bonne volonté d'Ayten Bacak et de sa petite-fille, nos premières candidates, ont placé notre entreprise sous les meilleurs auspices. Il faut dire que la perspective de se dévoiler ou de rédiger un texte avait un aspect un peu redhibitoire pour certains et quelques rares candidats ont fini par se désister.

Textes et photos sont enfin prêts et nous voilà à la veille de l'exposition. Et cela malgré quelques difficultés inattendues, parmi lesquelles la COVID—19 qui a retardé la réalisation du projet.

En effet, comment se rencontrer sans se contaminer ?

Comment laisser entrer chez soi un photographe ? En respectant les mesures sanitaires imposées par la Confédération !

Et en comptant sur le tact et la disponibilité de Cédric qui s'est adapté aux horaires et aux précautions souhaitées par les participants.

Une autre difficulté a surgi dès les premières rencontres : la maîtrise du français. Un obstacle surmonté grâce à l'enregistrement des séances et à la transcription des textes, soumis ensuite aux candidats. Les plus jeunes, par contre, ont pu rédiger eux-mêmes leurs textes, moyennant échanges de mails et corrections. Ce qui nous a d'ailleurs donné l'occasion de déceler des talents littéraires chez certains d'entre eux.

Quel bilan tirer de ces témoignages ?

Nous avons été particulièrement touchés par l'engagement des grands-mamans, beaucoup plus nombreuses que les grands-pères. Peut-être parce qu'elles sont les gardiennes des traditions et des recettes culinaires de leur pays d'origine et que leurs plats font saliver leurs petits-enfants ! Les récits des grands-parents sur leur arrivée en Suisse comme migrants étaient très émouvants. Comme

L'exposition

d'autres aujourd'hui, ils ont dû surmonter le dépaysement, le manque de moyens et de connaissances linguistiques, l'indifférence et parfois l'hostilité.

Mais quelle capacité de résilience chez chacun d'eux ! Un exemple suffit : celui de ces ressortissantes de pays de tradition patriarcale qui, aussitôt arrivées, ont appris le français, passé leur permis de conduire et cherché du travail.

Le pari de tous ces grands-parents est donc réussi puisque leurs descendants, sans renier leur origine, se sont parfaitement intégrés et ont trouvé leur place dans notre pays.

Un pays d'accueil qu'ils ne voudraient plus quitter et qu'ils ont appris à aimer...

Cédric et Danielle

Le Ciel et les oiseaux migrateurs, une constante dans le Monde

Dans le cadre du projet GÉNÉRATION — MIGRATION, le photographe Cédric Raccio et l'écrivaine Danielle Berrut se sont intéressés à la question de la transmission culturelle au sein de familles de provenances diverses vivant en Valais et au canton de Vaud.

Au cours de l'année 2020, ils ont rencontré onze familles originaires de Turquie, d'Italie (deux familles), du Vietnam, du Québec, d'Allemagne, du Cap-Vert, du Congo, d'Espagne, du Kosovo et du Portugal, en se rendant à leurs domiciles respectifs. Ainsi que les grands-mères le racontent, elles sont pour la plupart arrivées assez jeunes (vers l'âge de dix-sept, dix-neuf ans) afin de travailler, puis se sont mariées ici. Cette série honore avant tout la relation d'amour, de complicité et de confiance qui existe entre les grands-parents et leurs petits-enfants, arborant tous des visages confiants et sereins. En effet, les aïeuls inscrivent leurs petits-enfants dans une histoire familiale, des coutumes, une culture, tout un passé qui éclaire leur présent en les structurant, alors même qu'ils sont en quête d'identité.

Au cours de ces séances photos riches d'échanges et de partages d'expériences, le photographe en observateur attentif, appréhende la pluralité de ces parcours de filiation culturelle, en tentant de répondre visuellement à ces questions : entre ruptures et continuité, quelle part d'identité ces grands-parents ont-ils transmis à leurs petits-enfants ? Les références identitaires existent-elles toujours au sein de la famille ? La langue d'origine continue-t-elle d'être parlée ? Le pays d'origine existe-t-il toujours pour la famille, est-il possible d'y aller, d'y retourner ? Les anciens ont-ils inculqué leurs valeurs et, si oui, comment ? Grâce à des récits ou l'exemple de leur vie quotidienne ? Comment les petits-enfants et leurs parents ont-ils reçu cette transmission ? De façon active, créative ou passive, en cherchant à « savoir », ou en préservant le mystère ? Nous connaissons la place centrale de la question des origines dans la structuration de l'individuation et du sentiment d'appartenance. Le rôle des grands-parents y est primordial. Cet ancrage originel constitue le « lieu » des premières paroles que l'enfant peut entendre sur ses origines. Les transmettre aux très jeunes est donc une fonction essentielle de la famille.

A travers cette série photographique qui « dessine » un riche « portrait » ethno-sociologique, le photographe tente de déceler les indices de « l'ailleurs » : vêtements coutumiers, à l'instar de la robe vietnamienne portée par Gaya Hugnh Tri-Nhon, foulards dont Ayten Bacak (originaire de Turquie) se couvre les cheveux depuis un pèlerinage à la Mecque dix ans auparavant ou somptueux costumes traditionnels aux étoffes chamarrées que portent Charlotte Manunga, la mère ainsi que la grand-maman d'Odette Gollut-Manunga, originaires du Congo. Ces symboles culturels de l'habillement perpétuent le lien avec la terre-mère.

Dans une quête permanente d'authenticité, Cédric Raccio privilégie une esthétique photographique où la rigueur du point de vue et la maîtrise technique concourent à une seule exigence : atteindre et restituer avec simplicité la singularité des sujets photographiés. Par le biais de son approche documentaire, il s'intéresse aux spécificités de chacun d'entre eux, dans son cadre de vie habituel. Mettant à profit la lumière du jour complétée par un recours au flash, il a utilisé un appareil photographique numérique moyen format (Phase One). Son parti pris minimaliste permet d'accentuer la manière dont les corps, le plus souvent cadrés en pied, occupent l'espace. Cultivant la sobriété, il crée des portraits aux attitudes naturelles. Fixés sur l'objectif, les regards accentuent l'intensité de la présence. Si certaines personnes sont capturées dans le havre paisible offert par leur jardin foisonnant, la plupart posent dans le cadre intimiste de leur foyer.

Sphère du vivre-ensemble, la famille est le creuset où se forment des liens inter et intragénérationnels. Elle donne chair à un espace de transmissions affectives, patrimoniales, de services, d'aide, mais aussi d'héritages symboliques véhiculés par la mémoire familiale. En retour, les grands-parents ont aussi beaucoup à recevoir de leurs petits-enfants. Outre la tendresse que ceux-ci leur témoignent, ils les projettent dans l'avenir, les font évoluer encore et toujours, les amènent à réfléchir sur des comportements qui ne leur sont pas familiers, les remettent en question. Par eux, ils accèdent à une culture ignorée, qui peut leur paraître étrangère, mais qui toujours les interpelle et permet un partage d'opinions fécond pour tous.

Aussi, chaque photographie « raconte » ici une histoire, empreinte de douceur et de délicatesse, entre les petits-enfants et leurs grands-parents, unis par une profonde complicité, à l'exemple notamment d'Ayten Bacak, originaire de Turquie, et d'Esma Bacak, l'aînée de ses quatre petites-filles, âgée de treize ans. Cédric Raccio les a fait poser dans la chambre à coucher de l'aïeule, espace immaculé qui dégage un sentiment d'ordre et de sobriété. La main protectrice d'Ayten posée affectueusement sur la cuisse de sa petite-fille et leur proximité physique attestent de leur belle connivence malgré le contraste vestimentaire manifeste entre ces deux générations. Si Ayten est couverte de la tête aux pieds — vêtue d'une tunique à motifs géométriques et coiffée d'un foulard bleu assorti à son pantalon — Esma pose de manière décontractée, cheveux longs dénoués, bras et jambes à l'air, portant un tee-shirt blanc rentré dans un short en jean assez court. Cette photographie suggère comment Ayten « accueille » avec amour et tolérance l'émancipation de ses petites-filles.

En immortalisant les environnements domestiques, le photographe s'interroge également sur les empreintes individuelles et culturelles qui s'y condensent. Ainsi s'applique-t-il à restituer les nuances à fleur d'espaces et d'objets de ces différents décors intimes. Il saisit Thi-Tri Nguyen-Tran, originaire du Vietnam, en train d'arroser ses arbustes ou savourant le calme de son jardin, dont la luxu-

riance peut évoquer la végétation de son pays natal. Au cours de cette même visite, le photographe se montre également sensible à l'agencement méticuleux et harmonieux des autels bouddhistes disposés dans la maison. Comme chaque famille vietnamienne, Thi-Tri Nguyen-Tran et sa petite-fille Gaya Hugnh Tri-Nhon en possèdent plusieurs ; placés en hauteur, ils sont présentés avec une dévotion touchante. Selon la tradition, les deux femmes y ont disposé des bougies, des brûle-encens, des plateaux de fruits, des plantes vertes en pot ou des fleurs, qui entourent des images et des sculptures de Bouddha, en offrande aux divinités, génies et esprits protecteurs. Sur l'une des photographies, elles s'inclinent devant l'un d'eux, les mains jointes dans une posture d'oraison. Vouer un culte aux ancêtres — en l'occurrence les parents de sa grand-maman et de son grand-père, de son père et les parents de son père —, revient à les garder auprès de soi et s'assurer leur protection. La belle communion de Gaya et Thi-Tri révèle leur partage du culte familial ancestral, dans le respect des rites établis.

Autre témoin de la filiation, l'album photos — puissant vecteur mémoriel et émotionnel — procure une visibilité à la mémoire familiale. En le parcourant, Eva Ruga peut ainsi interroger sa grand-mère Rosa Paola Ruga, originaire d'Italie, pour explorer son histoire familiale et ses origines. Ce recueil représente en effet un moyen privilégié pour déchiffrer les liens noués entre les générations et au sein des fratries, à la seule condition qu'il y ait une voix — ici celle de Rosa Paola Ruga — pour faire « parler » les images. Telle une biographie photographique, ce « livre-mémoire » où se retracent les pérégrinations généalogiques de cette lignée est là pour rendre présente l'absence, comme un besoin toujours vivace de réparer l'œuvre du temps. Ce patrimoine imagier commun constitue incontestablement un excellent embrayeur pour la narration, car ces photographies contiennent en réserve des histoires qui ne demandent qu'à être racontées, partagées.

En les faisant poser à leur domicile, le photographe compose pour chacune de ces familles un double sur papier, comme un « don » destiné non seulement à pérenniser des rencontres et une expérience commune, mais à s'ajouter à la longue « écriture » d'une histoire toujours en devenir. Ces clichés rappellent aussi que ces multiples nationalités constituent un magnifique exemple d'intégration et d'ouverture sur le monde, outre une formidable richesse culturelle. Ils suggèrent enfin combien ces onze foyers sont parvenus à cultiver harmonieusement de précieux liens intergénérationnels, en nourrissant des rapports tendres et complices, dans le plus grand respect des différences générationnelles.

Julia Hountou
Docteure en histoire de l'art



Toute menue et souriante sous son foulard beige, Ayten est venue à notre rendez-vous à la Bibliothèque A tous livres avec l'aînée de ses quatre petites-filles, Esma (13 ans). D'emblée nous avons été charmés par leur amabilité, leur disponibilité et la complicité qui les reliait.

Ayten a grandi à Karaman en Turquie. Elle est arrivée en Suisse à 18 ans, après avoir épousé un jeune homme de sa région, Mehmet. Elle a appris aussitôt le français et a passé son permis de conduire. Maman de deux garçons, elle a eu le chagrin de perdre son mari alors qu'elle n'avait que 37 ans, ce qui a marqué le début d'années difficiles. Dès lors, elle a dû surmonter son chagrin tout en conjuguant l'éducation de ses fils avec l'entretien de sa famille. Elle se souvient aujourd'hui encore avec émotion du soutien que lui ont apporté certains de ses voisins auxquels elle reste très liée.

Ayten et Esma ont accepté de parler « à bâtons rompus » de leurs liens avec leur terre d'origine.

AB = Ayten, grand-maman EB = Esma, sa petite-fille

Histoire familiale

- AB** Je parle volontiers de mon passé avec mes petits-enfants. Surtout avec Esma quand elle me pose des questions comme : « Grand-mère, quand tu avais mon âge, qu'est-ce que tu faisais ? ». Alors oui, je raconte.
- EB** Moi, je vois seulement en été les gens de ma famille qui habitent en Turquie. Mais pour savoir comment c'était avant en Turquie, je demande à ma grand-mère.
- AB** Ça me fait plaisir qu'Esma pose des questions, il y a des choses que j'ai pas envie d'oublier. Je vis en Suisse depuis plus de 43 ans, alors ça me fait plaisir, je retourne quarante ans en arrière.
- EB** Presque toute ma famille a toujours habité au même endroit, du coup je sais où sont mes racines. L'été dernier, nous avons rénové et nettoyé la maison de ma grand-mère. Je suis très contente qu'elle ait été rouverte, cela a renforcé mes liens avec ma famille.

Langue

AB Avec mes fils je parle un mélange, turc et français. Et avec mes petites-filles je parle souvent en français maintenant. Je serais triste si Esma se détachait de la langue turque, de notre culture ou de nos fêtes, comme le Bayram.

EB C'est surtout ma grand-mère qui me parlait turc quand j'étais petite, c'est grâce à elle que j'ai commencé à l'apprendre. Après j'ai suivi l'école turque, un jour par semaine de 17h à 19h. A la maison je mélange le turc et le français avec mes parents, comme avec mes amies turques d'ailleurs.

Religion

AB Je suis pratiquante, mais c'est pas comme on s'imagine les Musulmans en Europe. On est ouvert, on respecte les autres religions. En Turquie on a vécu avec quatre ou cinq religions, les Juifs, les Musulmans, les Orthodoxes et des Chrétiens, surtout à Antalya. Donc nous avons appris à respecter les autres religions.

EB La foi est très vive chez ma grand-maman. Elle fait chaque jour ses cinq prières quotidiennes et elle porte un foulard depuis son pèlerinage à la Mecque. Mais elle ne nous impose rien, elle est très tolérante. Moi, je suis croyante comme ma grand-mère. Par exemple, je fais le Ramadan, mais pas forcément les prières. Je trouve que la religion, c'est différent pour chacun et je respecte le choix des autres.

AB C'est quand je suis revenue du Pèlerinage de la Mecque que j'ai décidé de porter un foulard.

EB Quand j'étais petite, grand-mère portait déjà son foulard et je lui ai demandé pourquoi et elle m'a expliqué la religion et d'autres choses. Mais l'année dernière il y a quelqu'un à Manor qui a dit à ma grand-mère : « On n'est pas musulman dans ce pays, alors arrêtez de porter des foulards ! » Je trouve qu'on n'a pas le droit de dire ça à quelqu'un qui n'est pas de la même religion. Ma grand-mère, si elle veut porter un foulard, qu'elle le porte ! C'est son choix, elle fait comme elle veut. Si elle veut pratiquer sa religion comme ça, qu'elle le fasse !

Apprentissages

AB Moi j'étais couturière. Un jour Esma a dit : « Mais comment tu fais, tu peux me montrer ? ». Mon fils m'a dit : « Tu la laisses pas faire, elle va se faire mal. » Mais je lui ai expliqué et elle a adoré.

EB Enfant, je voyais ma grand-mère coudre et j'avais envie de coudre et de devenir styliste, alors elle m'a appris à coudre. En la regardant cuisiner, j'ai aussi appris

à confectionner des mets turcs, comme le pain plat (ekmek), le boulgour (pilav), des petits simits, du pain avec de la viande ou lahmajun.

Education

AB J'aimerais qu'Esma conserve les habitudes que nous avons au pays quand quelqu'un nous rendait visite : saluer, donner de l'eau de Cologne pour les mains, proposer des lokums, des délices turcs, des boissons, thé ou café et bien d'autres choses. Bref, être accueillante.

EB En Turquie, les jeunes semblent plus livrés à eux-mêmes qu'en Suisse. Par exemple, mes cousines passent la journée en ville sans donner de nouvelles à leurs parents. Ici par contre, je ne sors jamais sans prévenir mes parents et les tenir au courant de mes déplacements.

Caractère

EB Quand j'étais petite et que mes parents travaillaient, je restais souvent chez ma grand-mère, alors je pense qu'il y a beaucoup de choses que ma grand-mère m'a apprises. Par exemple, elle est tout le temps très très gentille. Et aujourd'hui, je vois que moi aussi je suis comme ça. Mais maintenant je comprends que plus tu grandis, plus tu dois être stricte avec les choses qui... que tu sais que tu ne pourras pas faire changer, si tu restes comme tu es.

AB Je sens que je peux faire confiance à mes petites-filles, que je peux tout leur dire.

EB Ma grand-mère, je lui ai toujours tout dit, parce que comme elle l'a dit, on a beaucoup de ressemblances et moi j'ai plus de complicité avec elle qu'avec n'importe qui d'autre.

Comme on peut le constater, la famille d'Ayten, tout en étant bien intégrée à la vie montheysanne, est restée très attachée à son pays d'origine. A la question posée à Esma et à sa grand-maman : « Vous sentez-vous plutôt turques ou suisses ? », la même réponse : « Turques, quand nous sommes en Turquie, suisses quand nous sommes en Suisse ». En guise de confirmation, Ayten me montre par la fenêtre les hauteurs qui entourent notre ville et elle sourit : « D'ailleurs d'ici, le paysage est presque le même que là-bas. Ces montagnes que vous voyez, c'est comme le Taurus. Mais de leur sommet, on voit la Méditerranée en Turquie. »



Victoria, un prénom qui sied à merveille à cette grand-maman arrivée en Suisse il y a plus de 67 ans ! Mais le passé reste le passé. C'est l'identité suisse qu'elle a choisie quand elle a décidé de renoncer à la version italienne de son prénom : Vittoria. Si l'Italie, ou plus précisément Venzone, est le pays de son cœur, elle a néanmoins décidé de partir à l'âge de 19 ans.

À son arrivée en Suisse, elle est entrée au service de la famille Seydoux du Bouveret comme employée de cuisine, puis comme sommelière. C'est là qu'elle a rencontré son futur mari. Installés à Epinassey, ils ont eu deux filles et un fils. Une vie de famille heureuse, jusqu'au décès de l'époux, et qui se poursuit aujourd'hui à Saint-Maurice. Reste cependant un coin de verdure à Epinassey, le jardin où s'organisent les fêtes de famille.

«Ce qui m'a plu en Suisse, c'est le respect que m'ont témoigné les gens, alors qu'en Italie les ouvriers étaient regardés de haut », déclare Madame Rappaz.

À ses côtés, une jeune fille au teint basané et aux longs cheveux noirs, Julie. Son esprit éveillé, la complicité qui la relie à sa grand-maman et son attachement au Frioul nous ont frappés d'emblée.

A la veille d'entamer sa vie professionnelle à Berne et de parfaire ses connaissances en allemand, Julie espère faire encore un petit voyage au Frioul pour faire le plein de soleil et de joie de vivre.

C'est par le biais de deux lettres que Victoria et Julie ont choisi de parler de leur influence réciproque.

Chère Julie,

Aujourd'hui, on se retrouve au jardin pour une grillade et, quand je te regarde, je peux te dire que la première chose que je t'ai transmise, à travers ta maman, c'est ton joli teint basané... Tu es italienne, ça ne fait aucun doute, et pas seulement parce que tu as la nationalité transalpine.

Là, on est en train de boire le café et le café ça fait depuis que tu es tout petite que tu le réclames : avant c'était la petite cafetière italienne et maintenant... c'est encore et toujours la « moka », et tant pis pour les capsules !

En parlant de grillades, tu sais que chez nous on a toujours bien mangé. Je te vois encore petite devant ton assiette de minestra di fagioli et aujourd'hui je crois que rien ne te ferait renoncer à un plat de polenta et saucisse à rôtir. Au dernier Noël, c'est toi qui as fait le tiramisù selon ma recette et je peux te dire qu'il était excellent.

Quand je te vois maintenant, une belle jeune fille de dix-huit ans, et que je pense à la vie qui t'attend, qui ne sera pas tous les jours facile mais qui sera belle, je te dis : « Julie, garde toujours l'esprit espiègle que tu as. Et souviens-toi du proverbe que j'ai souvent répété à ta tante, ta maman et ton tonton : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ! ».

Surtout, ose !

Quand j'avais dix-neuf ans, j'ai quitté l'Italie pour venir en Suisse. Toi, aujourd'hui, tu quittes Epinassey pour aller à Berne : le monde était à moi, aujourd'hui il est à toi ! Enfin, carissima Julie, je ne sais pas ce qu'il y a d'italien dans ce que je vais te dire, mais je te le dis et je te le répète : « Pense à toi, mimi, garde-toi en santé, EN SANTÉ ! »

Et prends bien soin de toi, comme on le fait tous, en cette drôle de période.

Je t'embrasse fort !
Grand-maman Victoria

PS : Je souris intérieurement en pensant à cette fois où tu devais aller en vacances à Paris avec un groupe et que, le matin du départ, tu as téléphoné à ta tante qui partait en Italie avec ton frère. Toi aussi tu voulais y aller, en Italie. Così fu fatto !

Julie, mais combien de fois es-tu déjà allée à Venise ?...

Bacioni

Chère grand-maman Victoria,

Je t'écris ces quelques mots car les écrits restent.

Tu m'as toujours conseillé de donner de l'importance aux études car toi, malheureusement, tu n'as pas pu les suivre normalement. Merci tout d'abord de m'avoir toujours encouragée. Toi, c'est en pleine guerre que tu es allée à l'école, un jour oui et un jour non et on sent que c'est quelque chose qui te fait mal aujourd'hui encore, quand tu en parles.

Cependant, il t'est resté une très jolie écriture. J'adore écrire. Le français, c'est ma matière préférée à l'école. Tu es en Suisse depuis presque septante ans. J'aimerais apprendre l'italien et pourquoi pas ton dialecte le frioulin qui est si joli. J'aurai peut-être le temps d'apprendre cette langue qui chante encore dans ton accent si moi aussi, je continue de vivre à huitante-sept ans.

Que je te dise aussi que j'ai de l'admiration pour ta façon de cuisiner. Avant, tous les mercredis, maintenant le mardi, on a droit à tes repas : c'est fantastique, tu peux commencer la recette à neuf heures du matin, sans que ça te dérange et tu ne te plains pas du travail que ça t'a donné. Tu attends simplement, en souriant, un hochement de tête qui signifie qu'encre encore une fois, c'est délicieux. Tu te dévoues beaucoup.

J'aimerais surtout pouvoir te dire dans cette lettre à quel point c'est une fierté d'être italienne. Grand-maman, ce que j'aime aussi chez toi, c'est que tu es positive ; tu es drôle sans faire les blagues un peu lourdes que font parfois les gens par ici. Rire avec toi me remplit le cœur.

Je me souviens de ces vacances de Pâques, avec maman, tonton, mon frère et toi, chez toi, à Venzon. J'avais 13 ans, je ne me rappelle pas tout mais c'était super de découvrir ton village, avec toi comme guide. J'ai pu mettre un visage sur les noms qui apparaissaient souvent dans tes récits. Venzon, Gemona del Friuli : ta région a une grande histoire, tu viens d'un bel endroit, grand-maman. On a passé des heures à discuter toutes les deux, tu m'as raconté pas mal de choses et j'espère que j'arriverai à me servir de cette espèce de philosophie qui est née de ton expérience de vie : enfant pauvre, ouvrière d'usine à 14 ans, immigrée... Tout cela aurait pu te rendre triste, nostalgique ou frustrée, mais non, tu es contente et fière de ta vie, de comment vous vous êtes débrouillés, avec grand-papa. Ta douceur et ta justice me donnent envie de découvrir le monde.

Le ciel est plein de rêves, grand-maman.

Avec toute mon affection

Julie, ta petite-fille

Esperanza Gomez & ses petites-filles Lara et Fanny Fracheboud



Esperanza Gomez, née Diez Garcia, a vu le jour en 1954 à Ponferrada dans la province de Léon. Elle est arrivée en Suisse avec ses frères et sœurs en 1962, quelques mois après ses parents. Après une enfance passée à Troistorrents, Esperanza s'est installée à Monthey avec son mari et leurs trois filles. L'une d'elles, Maria-Encina, l'a accompagnée à notre rencontre avec ses deux filles : Lara, employée de commerce dans les assurances, et Fanny, étudiante à l'Ecole d'infirmières.

Que reste-t-il de la culture espagnole dans leurs vies ? Grand-maman, fille et petites-filles ont causé librement sur ce thème.

*EG = Esperanza, grand-maman MF = Maria-Encina, sa fille
L + F = les petites-filles Lara et Fanny*

- MF** Quand on a parlé du projet GÉNÉRATION – MIGRATION, Lara et Fanny m'ont dit : Oui, mais on ne va pas savoir que dire... En effet, elles ont l'impression de n'avoir rien gardé de l'Espagne. Alors je leur ai montré une chose en lien avec l'Espagne qui fait partie de notre vie : la crèche de Noël avec ses personnages et le fameux petit gars qui « fait caca » dans un coin. Un porte-bonheur, dans notre culture. Mais pour mes filles, cela n'est ni espagnol ni suisse. C'est « chez nous ».
- EG** J'avais 8 ans quand je suis arrivée en Suisse. Dans ma manière de cuisiner, par exemple, je suis bien restée « espagnole ». Cependant quand je vais en Espagne, je m'énerve parce que là-bas les gens sont trop laxistes et qu'il faut attendre des heures pour être admis dans une administration. Au supermarché, le client qui te précède prend tout son temps pour raconter sa vie, et ça me tue !
- MF** Ce qui nous reste des traditions, c'est, comme je l'ai dit, la crèche de Noël avec son village, ses personnages, son lac, ses ponts, ses maisons... Et puis les raisins du 31 décembre – on ne peut pas passer le cap de l'année sans manger nos 12 grains de raisin aux 12 coups de minuit, un porte-bonheur pour les 12 mois de l'année à venir – et enfin l'habit neuf étrenné le jour des Rameaux. Souvent des chaussettes, d'ailleurs... Mais nos filles ne se rendent pas compte que ce sont des choses rapportées d'Espagne. Dans la famille, nous ne sommes pas très pratiquants. Et il y a là une contradiction : des traditions très catholiques, ancrées dans les mœurs et conservées, même si l'on n'est pas croyant. C'est un côté un peu folklorique.
- EG** Nous avons encore de nombreux liens avec l'Espagne. Je suis de Ponferrada

et mon mari de Coruña en Galice. Nos filles votent en Espagne. Deux d'entre elles, dans le village où mon mari est recensé et avec ma cadette et mes petites-filles, nous votons à Ponferrada. En plus nous regardons tous les jours la TV espagnole. Il y a aussi le choix du prénom de notre fille aînée, Maria-Encina, née le jour de la fête de la Vierge de la Encina, la patronne de Ponferrada à qui est dédiée la basilique. Peut-être y a-t-il un peu de nostalgie du pays dans le choix de ce prénom...

- EG* En quittant l'Espagne, nous ne savions pas où nous allions et moi je croyais qu'il y avait des baguettes magiques là où nous attendaient papa et maman.
- EG* J'ai un assez bon souvenir de notre arrivée à Troistorrents. On nous a bien accueillis, même si nous étions la seule famille étrangère au village. Un instituteur nous a pris en charge durant l'été pour nous préparer à l'école. Et puis Monsieur le Curé, alors président de la Commission scolaire, nous a beaucoup aidés en relativisant nos difficultés auprès de la religieuse qui enseignait : « Mais ma Sœur, c'est comme le slalom, on peut toujours louper une porte. »
- MF* Maman est restée fidèle à la musique espagnole et au flamenco. Lara et Fanny ont appris la danse classique et le jazz. Mais quand elles étaient petites, elles ont eu envie de faire du flamenco. Et c'est leur grand-maman qui leur a offert les cours.
- L+F* L'espagnol ? On a fait l'Ecole espagnole quand on était petites et après on a arrêté. Comme maman donnait des cours d'espagnol, on l'a aussi appris avec elle. En fait, on l'a toujours entendu chez nos grands-parents. Mais si quelqu'un fait un commentaire quand on parle espagnol, du coup on ne le parle plus.
- EG* C'est vrai qu'à la maison avec mes beaux-frères et mes belles-sœurs on parlait français. Souvent on mélangeait. Mais nos trois filles sont bilingues.
- L+F* Suisse ou Espagnole ? Comment on se sent ? C'est compliqué. Si on me demande ce que je suis, je vais répondre que je suis valaisanne. Mais après, il y a quand même toute la culture espagnole que notre maman et notre grand-maman nous ont transmise. Quand on va chez la abuela, on entend des chansons espagnoles, on mange espagnol, on vit espagnol.
- MF* A 18 ans, nos filles ont dû décider de conserver ou non la nationalité espagnole, étant donné que je suis née en Suisse. Elles avaient trois ans pour la récupérer. Du coup, elles ont pris contact avec le Consulat et elles ont gardé les deux nationalités.
- L+F* Je suis suisse dans la façon de penser, mais je ne renie pas pour autant la nationalité espagnole. Enfin un point qui nous distingue de certains amis suisses, nous tous les dimanches on allait voir nos grands-parents, parce que la famille, ça reste toujours le plus important.

Mi abuela

Chaque bricolage que je fais
Est à ton image

Toi si créative, avec toujours des idées inventives
Je te vois danser, applaudir et sourire
Tout en nous partageant des chansons que tu aimes
et que tu nous fais découvrir

Lorsque je cuisine je pense à toi
Tu es dans les odeurs, le goût de mes plats

C'est toujours avec fierté
que je montre à mes amies tes créations
Que ce soit ta crèche, tes costumes de carnaval ou tes décorations

Tu aimes manger, cuisiner, jouer aux cartes, bricoler, fabriquer, imaginer
Tu aimes ta famille, à travers chacune de ses choses
quand tu dances avec nous en agitant des spatules
quand tu nous réclames des bisous
parce qu'on ne t'en donnera jamais assez

Te queremos mucho con todo nuestro corazón abuela

Lara et Fanny



Madame Nguyen-Tran, née à Hué (Vietnam) en 1931, n'a pas eu une vie facile : orpheline à cinq ans, vivant dans un pays déchiré par les guerres, elle a toujours fait preuve de résilience. « Si je deviens riche un jour, je fonderai un orphelinat ! ». Un engagement qu'elle a tenu puisqu'avec son Association elle soutient un orphelinat au Vietnam.

Sa petite-fille Gaya est née en 1990. Hygiéniste dentaire, elle accorde aussi beaucoup de temps à son grand-père atteint dans sa santé.

C'est par l'intermédiaire de lettres que grand-mère et petite-fille ont choisi de parler de leurs liens.

Ma chère Gaya,

J'aimerais te raconter le long fleuve de ma vie, afin que tu connaisses mon origine et mon vécu durant toutes ces années. A mon âge, le principe de l'impermanence selon lequel tout change sans cesse, m'amène à le faire maintenant, tant que c'est possible.

Mon arrière-grand-père paternel était ministre des armées sous le règne du roi Thanh Thai (1879-1954). Mon grand-père paternel a travaillé comme dignitaire à Nha Trang et mon père comme entrepreneur. Il a quitté ce monde quand j'avais cinq ans.

Quant à mon grand-père maternel, il a joué un rôle important comme responsable de la noblesse de Hué et il avait un grand talent musical. De plus, trois grands théâtres furent construits par ses soins. Ma grand-mère, dotée elle aussi de talents musicaux, enseigna la musique à la reine et aux femmes de la noblesse d'alors.

Après le décès de mon père, j'ai vécu chez mon grand-père. Il m'a enseigné la musique, la cithare et le luth, et ensuite j'ai enseigné la musique aux femmes de la noblesse. Pour commencer le collège, j'ai dû m'installer chez mon oncle. Le collège étant loin de la maison familiale, je me suis sentie seule et j'ai souvent pleuré.

Mon adolescence fut marquée par de profonds changements politiques. En 1945, les Japonais envahirent le Vietnam et emprisonnèrent les Français. A l'école, nous dûmes apprendre le japonais. Après l'explosion des bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki et le retrait des Japonais, les Chinois, poussés par la famine, envahirent à leur tour le Vietnam, ce qui amena par la suite le mouvement communiste patriotique des Viet Minh. Les conditions de vie furent plus dures.

Alors je décidai d'aider les paysans analphabètes en participant à l'école du soir et aux cours qui leur étaient destinés. Nous dûmes aussi nous former à l'utilisation des armes et aux manœuvres militaires. Comme je voulais devenir enseignante en travaux manuels et en gestion familiale, j'ai appris la couture et fabriqué les tenues des soldats. Après une période d'interruption, j'ai pu terminer le collège et me former comme comptable et sergente. Mon travail consistait à distribuer les salaires et à gérer la nourriture de la prison Lav.

Mon vécu m'avait révélé les souffrances du monde et j'eus le désir de les alléger par une pratique religieuse. Mais après quatre années dans l'armée des jeunes patriotes, j'ai été emprisonnée et torturée par l'état colonialiste. Ils pensaient que je fomentais une action anticolonialiste et terroriste. Un grand nombre d'étudiants furent également emmenés et parmi ceux-ci ton grand-père. C'est ainsi que nous nous sommes connus.

En 1968 c'était à nouveau la guerre. Nous avons hébergé mon neveu et ma nièce, leurs parents étant morts. Puis arrivèrent les événements de 1972, de nouveaux combats et l'entrée des communistes à Hué, où nous vivions. Il a fallu accueillir de nombreux réfugiés. Fort heureusement, ton grand-père a pu prendre en charge tout ce monde.

En 1975, devant l'avance des communistes et l'insécurité, et après plusieurs tentatives de fuite périlleuses par la mer, la famille a réussi à quitter le pays en me laissant seule pour veiller sur notre maison. Ce fut très dur.

Par chance, ta tante qui étudiait en Suisse a pu leur obtenir l'asile et ils s'installèrent tous les six à Lausanne. Je les rejoignis en 1980, avec pour toute fortune les instruments de musique de ton arrière-grand-mère. Aussitôt j'ai cherché un travail et j'ai classé nombre de documents pendant trois ans au Bureau vaudois des archives. Plus tard, je me suis formée et engagée comme aide infirmière et aide comptable au CHUV. Retraitée en 1994, j'ai suivi pendant cinq ans des stages de méditation vipassana en Birmanie, ce qui m'a apporté stabilité et joie intérieure.

En 1999, l'état communiste a décidé d'exproprier notre maison familiale au Vietnam et j'ai dû retourner au pays pour l'en empêcher.

C'est alors que m'est venue l'idée de créer un centre d'accueil pour les enfants défavorisés, souvent orphelins ou abandonnés. Ce projet a demandé plus de cinq ans de formalités pour les autorisations, les plans et il a englouti toutes mes économies. La construction a eu lieu en 2007. Actuellement, le centre fonctionne bien et abrite vingt enfants âgés de 2 à 18 ans. Nous leur procurons un hébergement décent et confortable, une éducation convenable et altruiste et une scolarité régulière leur donnant accès à une formation professionnelle.

Chère Gaya, ces lignes écrites avec amour sont là pour te montrer quelques éléments de ma vie. Je désirerais surtout te transmettre une ligne de vie que j'ai toujours profondément ressentie et qui est d'avoir la foi dans ce que tu peux faire de bien. Cette conviction doit t'amener à faire du bien et à aider les autres dans les moments difficiles. Pour cela, il faut puiser au plus profond de soi-même la force, le courage et l'énergie nécessaires. Nous avons tous des difficultés dans notre vie et des souffrances. L'entraide est importante, car nous avons besoin les uns des autres.

L'enseignement du Bouddha dit que de semer des graines d'amour et de compassion autour de soi et en soi amène à plus de bien-être pour soi et pour les autres. « Aime ton prochain comme toi-même », a dit le Christ. Avoir foi en la beauté de la nature fondamentale de tous les êtres vivants : telle a toujours été ma devise.

Avec plein d'amour, je t'embrasse.

Ta grand-mère

Ma chère Ba Ngoai [grand-mère du côté maternel],

Le voyage que nous avons fait au Vietnam m'a permis d'ouvrir les yeux. Grâce à ce périple, j'ai compris tout ce que tu as vécu avec grand-papa, tout ce que vous avez perdu, mais aussi tout ce que vous avez gagné. Je me suis rendue sur la terre de mes ancêtres, j'ai pu voir où étaient mes racines, et surtout j'ai beaucoup de chance de grandir avec une double culture.

Je ne me sentais pas vietnamienne en étant au Vietnam, car ma façon de penser et de parler est différente et en Suisse, je ne me sens pas tout à fait suisse non plus. En grandissant j'ai appris à jongler avec cette double culture pour pouvoir faire ma place. Il n'existe pas de manuel qui explique comment agir dans diverses circonstances. C'est tout un apprentissage pour rester en harmonie avec soi-même et avec la société dans laquelle on vit. Je pense qu'aujourd'hui c'est ma plus grande richesse.

L'exemple le plus parlant, c'est le regard. On dit que les yeux reflètent notre âme. En Europe, regarder quelqu'un dans les yeux, c'est montrer à son interlocuteur du respect et de la sincérité. Au Vietnam, c'est perçu comme un signe d'arrogance ou de passion.

La première fois que la maîtresse m'a réprimandée et qu'elle m'a dit : « Regarde-moi dans les yeux quand je te parle ! » cela m'a paru aussi dur que de graver le Grammont. À l'époque, pour moi regarder les adultes dans les yeux était un manque de respect envers eux. Lorsque j'ai dû poser mon regard dans celui de ma maîtresse, j'ai ressenti de la tristesse, car j'avais l'impression de lui manquer de respect, mais aussi du soulagement d'avoir réussi à le faire. Depuis ce jour, j'ai appris à adapter mon comportement au milieu dans lequel je suis.

Grace à vous, nous avons préservé la fête du Têt, le nouvel an vietnamien. Une célébration que vous nous organisez chaque année avec beaucoup d'amour. Je trouve que c'est une fête pleine de couleurs avec des offrandes de fruits et de bons petits plats vietnamiens. Elle nous apprend la valeur de la famille, la gratitude envers nos ancêtres et l'importance de se réunir et de profiter du moment présent. Cette tradition, j'aimerais la préserver le plus longtemps possible.

J'ai énormément de chance de grandir dans une famille aimante et pleine de sagesse et je vous en suis très reconnaissante.

Je vous embrasse tendrement,

Gaya



Gjyle raconte :

Nous venons d'un village du Kosovo, Prilep, à une vingtaine de km de la frontière albanaise.

Notre premier contact avec la Suisse date de 1979. Mon mari est d'abord venu seul. Il avait un contrat de travail pour six mois. Puis nous sommes revenus ensemble en 1980 pour neuf mois. Et depuis cette année-là, nous avons fait des allers et retours jusqu'à l'obtention du permis B en 1984. Alors nous nous sommes installés définitivement en Suisse. Dès mon arrivée, j'ai essayé d'apprendre le français, de me débrouiller, de vivre comme les Suisses. J'ai toujours cherché le contact, ce qui m'a permis d'apprendre la langue et d'avoir des amis suisses.

Nos débuts ont été difficiles. Le voyage en train avec les enfants était très long, nous n'avions pas d'argent et je ne parlais pas un mot de français. Mais pour moi, la Suisse c'est le paradis sur terre, parce que j'ai pu organiser ma vie un peu comme je voulais. En montant dans le bus lors de mon départ en Suisse, la première chose que j'ai faite, c'était d'ôter mon foulard. Et pour moi, ça signifiait la liberté. Au Kosovo, c'était le grand-papa qui commandait toute la famille et décidait de tout. Il ne voulait pas que j'aille à l'école, mais que je reste à la maison pour travailler et aider ma mère. Alors je me suis inscrite toute seule à l'école ! J'ai osé faire ça, même si cela m'a valu quelques fessées ! Mais j'étais rebelle. J'ai beaucoup aimé l'école et je regretterai toute ma vie de ne pas avoir pu apprendre plus.

Ici j'ai élevé mes enfants tout en travaillant à divers endroits. C'est grâce à la Suisse que je suis arrivée là où je suis. Au Kosovo, ça n'aurait pas été possible, parce que les femmes à l'époque devaient rester à la maison. Mais moi, j'ai toujours eu de la peine à accepter ça. Toute petite déjà, je voulais travailler et gagner ma vie. Même à la maison. Nous avions beaucoup de moutons et avec leur laine, nous tissions des tapis que nous vendions sur les marchés des villes. Dès l'âge de quatorze ans, j'ai participé au tissage. Ah, qu'est-ce que je n'ai pas fait dans ma vie !

Nous sommes de religion musulmane, mais non pratiquants. Mon grand-père qui était très pratiquant a toujours dit : « Que tu fasses ta prière dans une mosquée, une synagogue ou une église, c'est la même chose. » J'ai la chair de poule quand j'y repense et que je vois comme les gens sont extrémistes maintenant. Pour moi, dans chaque religion il y a du bon et du mauvais. Moi par exemple, quand je suis inquiète ou que j'ai un problème, je vais à l'église de Monthey, j'allume une bougie et puis je rentre à la maison. C'est comme si j'allais dans une mosquée. Un prêtre avec qui j'ai discuté un jour m'a dit : « Si seulement il y avait beaucoup de gens comme toi ! » Je lui ai répondu qu'on ne pouvait pas pousser tout le monde à penser la même chose, que chacun avait son propre chemin.

Nous avons quatre enfants et bientôt sept petits-enfants. Je suis fière d'eux, je me sens riche. C'est difficile de dire ce que j'ai transmis à mes petits-enfants parce que les choses n'arrêtent pas d'évoluer. Après la guerre, le Kosovo a beaucoup changé et sa culture est la même que partout ailleurs aujourd'hui.

A la maison, mon mari préfère qu'on parle albanais, mais des mots français me viennent spontanément à l'esprit. Alors je mélange. Mais j'ai tout fait pour que mes enfants ne perdent pas l'albanais, parce qu'une langue, c'est une richesse. Je n'aimerais pas non plus qu'ils oublient d'où ils viennent. On vit en Suisse, on travaille pour la Suisse, mais il ne faut pas oublier ses racines. D'ailleurs ma fille aînée est en train de travailler sur notre arbre généalogique.

Nous retournons chaque été au Kosovo où nous avons une maison. Après la guerre, nous l'avons reconstruite, car tout avait été détruit. Nos petits-enfants l'adorent, en particulier Elson, l'aîné d'entre eux. Là il renoue ses liens avec le Kosovo, avec sa parenté et la langue albanaise et il trouve ses racines.

Au début la vie n'était pas facile en Suisse, mais maintenant j'aime ce pays. «Fais pas de conneries, travaille, et puis tu auras une bonne vie», c'est ce que je dis toujours aux miens.

Elson, 13 ans, raconte :

Je retourne chaque année au Kosovo pendant les vacances scolaires. J'y retrouve mes grands-parents et ma famille, mais c'est trop court pour me faire des amis. J'en ai plus ici, mais il y a peu de Suisses parmi eux.

Ce que j'aime au Kosovo, ce sont les paysages et notre village Prilep, à l'Est du pays. C'est très verdoyant, c'est la campagne et tout le monde se connaît, se dit bonjour, comme si on était une grande famille. C'est quelque chose du Kosovo que je ne retrouve pas ici. Malheureusement beaucoup de bâtiments ont été détruits pendant la guerre et tout n'a pas encore été reconstruit.

La vie est dure au Kosovo. Les gens doivent se débrouiller seuls, alors ils essaient de construire, d'ouvrir leur propre magasin, de faire les choses eux-mêmes. Ici, tout est plus facile.

Je parle l'albanais. Ma grand-mère voulait absolument que ses enfants et petits-enfants ne le perdent pas, mais je ne sais pas très bien l'écrire. Ainsi quand je retourne à Prilep, je peux parler avec les membres de ma famille. A l'école, j'essaie de donner le meilleur de moi-même. Si je n'y arrive pas, je décide de réussir la prochaine fois. C'est un peu l'exemple que ma grand-mère qui n'a jamais baissé les bras !

La plupart des choses que raconte ma grand-mère, je les avais déjà entendues. Sauf qu'elle travaillait à la maison quand elle était toute jeune et qu'elle s'était inscrite elle-même à l'école. Au Kosovo, c'est encore souvent le grand-père qui

détient l'autorité sur les membres de la famille. C'est aussi un peu le cas ici, où nous habitons sous un même toit avec mes grands-parents. D'ailleurs j'adore ce que cuisine ma grand-mère. Par exemple le perpech, sorte de pâte avec crème, sérac, épinards, ou le byrek ou encore la pita.

Ma grand-maman me donne souvent des conseils, comme « Crois beaucoup en Dieu et ça t'aidera ». Mais on ne parle pas beaucoup de religion ensemble. Je ne pratique pas, cependant je suis les cours de religion avec les autres élèves, même si je suis musulman.

« Ma maison », celle que mes parents ont reconstruite, c'est ce que j'aime le plus au Kosovo. Cette maison est vraiment importante pour moi, parce qu'elle veut tout dire. Elle veut dire que mes grands-parents sont partis de rien et qu'ils ont réussi à avoir une maison ici et là-bas. Et que mes racines sont là-bas.

Comme Kosovar, je me sens bien accepté en Suisse et je n'entends pas de critiques sur mon pays. Et si c'est le cas, c'est pas méchant. C'est plutôt pour rigoler. Il faut dire que je suis gardien de but, que je me passionne pour le football, et que dans ce sport, on forme vraiment une équipe sans se soucier des frontières.

Maria de Lourdes Monteiro de Oliveira & sa filleule Jessica de Oliveira



C'est sur la terrasse de sa villa familiale que nous avons rencontré Jessica en compagnie de Maria de Lourdes, sa marraine, aussi proche d'elle qu'une grand-maman.

Maria de Lourdes est originaire du Cap-Vert où elle était enseignante. En 1982, elle est venue rendre visite à l'une de ses tantes qui était gravement malade en France. Puis une cousine lui a proposé un emploi de serveuse en Suisse. Les premiers contacts avec l'Europe lui ayant plu, elle a décidé d'accepter. C'est là qu'elle a rencontré un autre ressortissant capverdien qui est devenu son mari et elle s'est installée définitivement chez nous en 1983. Maman de quatre enfants, grand-maman de sept petits-enfants, elle est très active, soit comme choriste lors des offices religieux à Montreux, soit comme bénévole chaque fois qu'elle peut se rendre utile.

« Ici c'est très bien », dit-elle, après toutes ces années passées en Suisse. Un regret cependant : « Ce qui me manque, c'est d'entendre les gens s'appeler d'un côté à l'autre de la rue pour se donner des nouvelles, comme ça se fait chez nous. »

Maria de Lourdes a de la peine à estimer ce que sa petite-fille de cœur a tiré de leur complicité : « C'est difficile de dire ce que je lui ai appris. Elle n'était pas toujours attentive, mais un jour ou l'autre elle faisait quelque chose que je lui avais enseigné et alors je pensais : Ah ! Mais elle a appris ça ! Et ça me faisait plaisir. »

Pour Maria de Lourdes, l'essentiel reste l'éducation : « Ce qui compte, c'est que Jessica soit toujours polie et respectueuse. Mais je crois qu'elle l'est naturellement » ajoute-t-elle avec un brin de malice.

C'est surtout par immersion que Maria de Lourdes a transmis des éléments de sa culture à Jessica, comme le créole et le portugais, les langues officielles du Cap-Vert : « Je lui parle toujours en créole, elle comprend, mais elle me répond chaque fois en français. Quand je m'en suis rendu compte, j'ai commencé à lui parler de temps en temps en français et finalement j'ai appris le français. Tout ce que j'ai appris, c'est avec les petits-enfants. »

Et il y a aussi les recettes rapportées du pays, comme le cachupa ou les pastels. D'ailleurs Jessica n'a jamais savouré d'aussi bons gâteaux que ceux de sa marraine.

Maria de Lourdes n'a pas trahi son amour pour le Cap-Vert où vivent parents et amis. Elle y retourne tous les étés pour un mois. Son vœu le plus cher : « Que Jessica n'oublie pas notre pays et que chaque fois qu'elle peut y aller, elle y aille ! »

Un vœu que Jessica n'aura pas de peine à exaucer, si l'on se fie à ses mots : « Depuis toute petite déjà, mon avenir je le vois au Cap-Vert. Je fais mes études dans l'optique de pouvoir apporter quelque chose au Cap-Vert. Pour moi, la culture et les traditions sont très importantes. Elles permettent de savoir d'où l'on vient, d'orienter son avenir et parfois même de comprendre les événements qui font la une de l'actualité. Avec l'immigration, de génération en génération, on perd une partie de sa culture d'origine. Je n'ai pas envie que mes futurs enfants ne sachent pas d'où ils viennent. »

Ma mamie

J'aurais pu naître dans une autre famille
Une famille venant de Bulgarie
Mais la mienne vient des îles du Cap-Vert
Un archipel où les grands-mères sont des mères

Et la mienne ? C'est également ma marraine
Par elle, j'ai appris à prier le Rosaire
L'histoire des héros des îles du Cap-Vert
Mais aussi les valeurs qui cadrent son univers

Simplicité, pitié, créativité, charité
Font partie de l'héritage qu'elle m'a donné
Ajoutez à ça une douce sérénité
Et une impressionnante dépendance au café

Ses bons gâteaux me sont toujours dédiés
Toutes ses recettes souvent imitées
Mais bien évidemment, jamais égalées !
Elles ont fait de mon enfance un fleuve sucré

Oui, j'aurais pu naître dans une autre famille
Une famille où l'on ne parle pas de Marie
Ni de Bernadette Soubirous et Sœur Lucie
Une famille, sans ma merveilleuse mamie...

Jessica



Madame Ruga vient de Gozzano (province de Novare). Jeune fille, elle travaillait dans une usine de soie artificielle et elle aimait son métier. Bien que son époux, un jeune homme de son village, ait trouvé un emploi chez Giovanola-Sanitaire à Monthey, elle ne l'a pas suivi tout de suite. Elle s'y est finalement résolue en 1966 pour rassembler sa famille sous un même toit. Maman d'un garçon et d'une fille, grand-maman de cinq petits-enfants, elle s'est parfaitement intégrée à la vie montheysanne, même si elle retourne régulièrement à Orta au volant de sa petite voiture.

Eva, la cadette des ses petites-filles, vient de commencer une formation en soins infirmiers à la Source, tout en consacrant son temps libre au basket, sa grande passion.

Discussion à bâtons rompus entre grand-mère et petite-fille:

RR = Rosa Paola, grand-maman ER = Eva, petite-fille

- RR* J'ai eu la chance de pouvoir amener mes petits-enfants dans mon village natal chaque été. Ils ont donc pu découvrir ma culture et comment je vivais étant jeune. C'est important pour moi. D'ailleurs, maintenant qu'ils sont grands, ils y retournent volontiers.
- RR* Je leur ai montré mon ancienne école. Cela m'a fait un petit pincement au cœur car quand j'ai fini ma scolarité obligatoire, c'est-à-dire à 15 ans, je voulais continuer mes études. Malheureusement mes parents n'avaient pas assez d'argent pour me payer le bus et mes deux frères passaient en priorité. Donc étant la seule fille de la famille, j'ai dû travailler à l'usine à partir de mes 16 ans. Je regrette beaucoup de ne pas avoir pu faire des études, mais je n'avais pas le choix. Je raconte souvent cette histoire à mes petits-enfants pour qu'ils prennent conscience de la chance qu'ils ont de pouvoir étudier.
- ER* Le fait que ma nonna n'ait pas pu aller à l'école comme elle le souhaitait me touche beaucoup. Il y a encore des milliers de personnes dans le monde dans cette même situation. C'est vrai que je me rends compte de la chance que j'ai, et cela m'incite à étudier et à vouloir me former professionnellement pour avoir un métier que j'aime.
- RR* Ne pas avoir peur d'être curieux et de découvrir de nouveaux pays, c'est ce que je répète souvent à mes petits-enfants. Il faut prendre les opportunités qui se

présentent. Quand je suis arrivée en Suisse, j'étais seule avec mon mari et mes deux enfants en bas âge. Je ne parlais pas le français. Pourtant aujourd'hui, après 53 ans à Monthey, je me sens fière et parfaitement intégrée.

ER Il n'y a pas forcément des traditions ou des coutumes dans notre famille. Par contre la convivialité est dans nos gènes. En effet, tout prétexte est bon pour se réunir autour d'une table avec des amis ou des proches.

RR J'ai transmis certains mots en patois italien à mes petits-enfants, comme les formules de politesse. De cette manière, quand ils viennent dans mon village, ils peuvent saluer la famille et mes amis. En Suisse, ils utilisent les mêmes mots pour se saluer «Salve» ou encore «Ciao» etc... Cela me fait plaisir, car j'ai apporté un peu de moi dans leur façon de parler.

ER Je ne parle pas l'italien. Je le comprends, mais je ne le parle pas. C'est un regret pour moi. Quand je suis en Italie, je me sens un peu à l'écart, car je ne peux pas participer totalement aux conversations. Avec le recul, je regrette qu'on ne m'ait pas parlé plus en italien quand j'étais enfant. Pour rattraper cela, quand je suis avec nonna, je lui demande tout le temps comment je peux dire cette phrase ou ce mot. Je retiens assez facilement et cela m'aide beaucoup.

ER Ma nonna m'invite souvent à manger chez elle. Quand je suis sur le pas de la porte, elle m'accueille toujours à bras ouverts avec un grand sourire. Elle me prépare un bon petit plat. Cela peut être un risotto comme une quiche. Elle me demande toujours si tout va bien et elle fait attention aux petits détails pour me faire plaisir. J'aimerais transmettre ces valeurs à mes enfants plus tard : être accueillant et partager un bon moment avec les personnes qu'on apprécie.

RR J'aime convier ma famille ou mes amis pour manger un bon repas. Je cuisine alors les spécialités de ma région, le Piémont. Mes petits-enfants sont fans du « vitello tonnato ». Je leur ai donné la recette secrète !

ER A table, c'est toujours animé. Il y a de longues et bruyantes discussions. Tout le monde prend la parole et donne son avis. Parfois en même temps. L'ambiance reste toujours chaleureuse. Ma nonna a coutume de réunir la famille ou les amis chez elle. Elle m'explique que déjà petite, ses parents le faisaient. Une bonne odeur de cuisine où sa maman préparait à manger arrivait dans le salon où les invités étaient serrés autour d'une table en bois. Aujourd'hui c'est un peu la même chose, sauf que les hommes mettent la main à la pâte !

ER Le contact facile et mon ouverture sur le monde, je les dois à ma nonna. A 80 ans, avec son expérience de vie et ses nombreux voyages dans le monde, elle est un exemple. Sa curiosité, sa soif de vivre et son énergie me donnent envie d'être comme elle et de vieillir comme elle.

ER Je suis suisse avec des origines italiennes. Quand on me demande quel pays je préfère, je ne peux pas répondre. Je me sens italienne comme je me sens suisse. J'ai ces deux nationalités ancrées en moi. Ma nonna m'a transmis

beaucoup de valeurs de son pays. Comme la générosité, la politesse ou encore la sincérité. C'est sûrement pour cette raison que je me sens chez moi lors de mes voyages en Italie.

RR Ce que j'aimerais que mes petits-enfants gardent de moi, c'est le souvenir d'une nonna généreuse qui aura fait tout son possible pour les rendre heureux. J'aimerais également qu'ils gardent l'amour qu'ils ont pour l'Italie et mon village.



Solange est née à Plessisville au Québec. C'est là-bas qu'elle rencontre son mari Francis, un Fribourgeois qui a émigré au Canada avec sa famille. Mais quand une offre d'emploi lui parvient de Suisse, il décide de rentrer au pays. Solange, enceinte de leur seconde fille, le suit à contrecœur. La Suisse manque alors d'enseignants et Solange est engagée dès la rentrée scolaire. Ce qui accélère son intégration, même si son accent réserve quelques surprises à ses élèves.

Cassandra, sa petite-fille de 20 ans, est étudiante à l'ESBDI, l'Ecole supérieure de bande dessinée et illustration à Genève.

Solange raconte :

« Qui prend mari, prend pays »

Lorsque j'ai accepté de suivre mon mari en Suisse, j'ai mis une réserve :

« pour une année seulement. » Et j'y suis toujours !

Emigrer dans un pays de culture française me semblait facile.

Pourtant que de différences dans le vocabulaire et les expressions !

Les contes occupent une large place dans mes lectures. Ils sont porteurs de leçons de vie et certains nous révèlent les us et coutumes de divers peuples. J'aime conter, c'est un excellent moyen de transmission. Je crois que Cassandra connaît autant de contes québécois que de contes suisses. Mais il y en a un qui était le best-seller de toute son enfance : Le Bonhomme Sept-heures.

Au Québec, c'est un personnage fictif et maléfique dont on parle aux jeunes enfants pour leur faire peur et les rendre plus sages. Il est censé ramasser ceux qui sont encore dehors après 19 heures. Quand nos petits-enfants dormaient au chalet, c'était un rituel incontournable. Leur grand-papa s'était fabriqué un déguisement et il passait dans leur chambre. Le chahut résonnait dans toute la maisonnée pendant une bonne demi-heure. Mais il ne leur a jamais fait peur.

J'ai vécu dans l'artisanat. Une partie de notre maison était un chantier permanent. Mon papa faisait de la sculpture sur bois, ma maman s'adonnait au tricot, à la broderie, au tissage, à la poterie et aux courtepintes (patchwork). Le tissu m'a attirée depuis toute petite. Puis mes goûts ont évolué vers les arts textiles sous toutes leurs formes. C'est mon principal hobby et j'aime croire que j'ai transmis ce goût à Cassandra, l'intérêt pour les arts en général.

Je pense que nous transmettons davantage par les divers aspects de notre per-

sonnalité que par les us et coutumes d'un pays. Mes ancêtres québécois viennent de Bretagne et de Normandie. Ils étaient des terriens, des coureurs des bois, des paysans, des bûcherons, des nomades. Pour assurer leur gagne-pain, à chaque saison ils s'installaient dans une autre maison, un autre village, une autre région. Il y avait aussi des navigateurs dans ma famille, des capitaines de bateaux attirés par le large et la découverte de nouvelles terres. Je pense que ce sont ces gènes de nomades qui m'ont permis cette belle intégration en Suisse.

Je retrouve aussi cette fibre chez Cassandra, cette curiosité de l'ailleurs, cette ouverture vers l'autre. Elle aime les voyages, elle connaît le Québec et elle a vécu trois mois dans la partie anglophone du Canada lors d'un échange entre étudiants. Après la maturité, elle a réalisé son rêve de petite fille : un voyage au Japon.

J'aimerais que mes petits-enfants gardent cette ouverture vers l'autre, qu'ils puissent toujours trouver en eux, dans leurs ressources, leur histoire, leurs racines, les réponses et les moyens pour s'adapter à toutes les situations, imposées ou non, auxquelles ils devront faire face dans leurs choix de vie.

Lettre à Solange

Dans ton jardin il y a un Erable. Il est là, j'ai envie de dire depuis toujours. Il a emménagé presque en même temps que toi, et moi je l'ai toujours connu parce que tu me précédais de quelques années. Quand j'étais petite, je salivais quand je le regardais et mon grand rêve c'était de planter le clou dans son écorce pour récolter la sève qui coule et sucre tout. C'est les gestes qu'on m'avait rapportés et qui rappelaient le Québec, la terre très loin au bout de l'océan mais qu'on touche toujours un peu du bout des doigts finalement. Le reste de la vie, la sève lui coule tellement qu'elle déborde de partout. C'est de l'or en poignée comme les souvenirs. Pour vivre ; aimer. Comme ça, on n'est plus jamais pauvres et on trouve son chez-soi partout.

L'Erable donc, assis au sommet du jardin, il veille. Tu sais, on entend trop souvent « Moi je suis ici et c'est ma maison à jamais. J'y suis né, j'y grandis et j'y meurs. » Je trouve ça un peu triste. Moi je ne sais pas où se trouve la maison, le lieu qui dit : « Ici, c'est moi ; moi tout entier et pour toujours. » Je préfère regarder les escargots qui bougent mille jardins avec leur coquille toujours sur le dos. Je crois, quand je les regarde, que je suis un peu caracole et toi aussi d'ailleurs. Ils portent leur maison partout comme une coquille fragile, sans relâche, sans repos et c'est ce qu'ils ont de plus précieux au monde.

J'ai quatre ans, je suis au chalet, il n'y a pas de couverture pour s'étendre dans l'herbe. J'ai une robe, petite fille trop coquette, et les fourmis de sang qui attaquent. Rapidement le corps qui pique de partout, les petits boutons rouges qui se forment sous la peau et les jambes toutes petites qui courent partout, cherchent l'exil dans le carré du jardin.

Je pense, C'est où chez toi exactement ? C'est l'Erable dans le jardin, c'est le rire dans les yeux des gens, c'est la pluie fine en été ou si froide dans la neige au Québec ? Je te regarde, comment on fait pour tout quitter ? Un pays c'est avant tout une réalité qui se réinvente sans cesse, et aucun acquis n'est-ce pas ? C'est ce que je me disais quand je t'entendais parler l'autre jour.

Tu m'as appris que l'identité, plus c'est complexe, plus c'est beau. J'ai compris que je voulais vivre complexe, parce qu'à défaut de vivre facilement, on découvre tout, presque même la face cachée de la lune ou les dessous de la muraille de Chine. Dans un patchwork de souvenirs, l'altérité : qu'est-ce qu'on prend chez l'autre et qui nous nourrit bien plus qu'un pudding ou qu'une sucrerie à l'érable. Certains diraient que l'altérité, le rapport à l'autre, pour le comprendre il faut d'abord abandonner une partie de soi ; pour faire de la place, tu comprends. Parce que le cœur sinon deviendrait trop petit et il n'aurait plus d'espace pour rien d'autre, ça leur fait si peur qu'ils refusent de découvrir la moindre chose. On ne peut pas leur en vouloir, ils veulent économiser leur place. Mais je pense qu'ils ont tort, tu sais, parce que quand je te regarde, je sais que le cœur est extensible, qu'il n'y a pas besoin d'oublier pour accueillir. Alors je veux vivre « emmêlé » pour vivre plein.

Je ferme mes yeux, le noir ; comme Soulages. Je me rappelle... Une autre maison le temps d'une exposition, une maison pour deux heures. Je regarde le mur, la peinture, la matière. Où est-ce que j'habite ? Si la question se pose, c'est peut-être parce que chez soi, c'est la première pierre qui construit l'identité. La réponse est un peu dans les taches noires qui dansent dans le ciel. Je pense. J'ai quatre ans, je me coule dans la couverture qui se coule dans l'herbe. Je souris et je regarde du bleu, et à l'intérieur les hirondelles, c'est le début de l'explication. Comme le ciel est toujours mangé par quelques oiseaux, il m'a bien fallu les adopter. J'ai le temps à l'infini dans les yeux. J'ai trouvé ma maison pour jamais, pour toujours, pour partout. J'ai quatre ans. Quand j'y pense, je me dis que comme toi, il est possible de recommencer partout, à n'importe quel moment, le parcours de sa vie. Parce que le ciel et les oiseaux migrants, c'est une constante dans le monde, un iceberg qui ne fond jamais. Il est là partout et ma maison alors peut voguer à l'infini.

Quatre ans multipliés par cinq, ça donne vingt, c'est toi qui me l'as appris. J'ai vingt ans, encore mille questions et une larme qui perle au coin du cœur parce que quand je pense à toi, je pense qu'il faut aimer et qu'il faut vivre, tout recommencer et ne jamais oublier.

Merci pour les réponses,
Merci pour la vie,
Et surtout, merci pour l'Erable qui veille en haut du jardin.

Cassandra



Sigrun, un prénom qui évoque les légendes nordiques et convient particulièrement bien à une dame née à Magdebourg dans le Nord de l'Allemagne. Madame Küpper était trop jeune pour comprendre ce qui se déroulait alors dans son pays : guerre, nazisme, fuite de la famille vers l'Ouest, séjour dans un camp de la Croix rouge, pays dévasté et lente reconstruction. Un passé qui l'a profondément marquée et qu'elle révèle parfois à ses petits-enfants à l'occasion de visites choisies.

C'est lors d'une visite à une amie résidant à Morges qu'elle a rencontré celui qui l'a convaincue de rester en Suisse et qu'elle a épousé un peu plus tard. Mère de deux filles actives professionnellement, elle a été un précieux soutien pour la garde de leurs enfants, en particulier de Romain et de Grégoire. L'occasion de leur parler en allemand, de leur raconter contes et légendes, de perpétuer certaines traditions et de partager ses goûts culturels.

Malgré un intérêt prédominant pour les branches scientifiques, Romain (15 ans) a partagé goûts culturels et conversations avec sa grand-mère quand elle était chargée de le garder.

L'un et l'autre ont choisi de témoigner de leur complicité par le biais d'un portrait.

Mon petit-fils Romain

Romain est l'aîné de mes petits-enfants et j'ai eu la chance de suivre son évolution dès sa naissance. Il est né le 26 février 2006 à Fribourg. Initié très tôt à la culture allemande grâce aux contes, aux chansons et aux comptines qui ont bercé son enfance, il est parfaitement bilingue et s'est ouvert très tôt à d'autres cultures. D'autant plus que nous sommes restés en contact avec ma parenté en Allemagne. La foi chrétienne lui a également appris à accepter les autres tels qu'ils sont.

Profondément marquée par l'expérience d'un passé terrible, j'ai transmis à mon petit-fils une aversion pour toute forme de délation et nous avons profité de nos voyages à Amsterdam [visite de la Maison d'Anne Frank] ou à Berlin [Musée juif, Checkpoint-Charlie et le Mur] pour réfléchir ensemble sur les horreurs de la période nazie et leurs conséquences.

Comme la famille de ma mère vivait dans l'ex-Allemagne de l'Est et que je leur rendais souvent visite, j'ai pu également parler à Romain du manque de liberté dont souffrait le peuple sous le communisme, mais aussi de la solidarité qui existait entre les gens alors. Romain en a pris clairement conscience et il a toujours fait preuve d'une grande sensibilité et d'un désir de compréhension, ce qui fait de lui un être tolérant envers les autres.

Nous partageons aussi le même respect et le même émerveillement devant la nature... Depuis son plus jeune âge, Romain a été emmené en randonnée, ce qui nous a donné l'occasion de découvrir beaucoup de choses, de les lui expliquer et d'en faire la collection. Les sacs à dos, chargés de pierres « précieuses » ramassées sur le chemin, étaient chaque fois plus lourds au retour d'une excursion qu'au départ.

Mon petit-fils a repris la tradition de la pâtisserie de Noël. Chaque année il prépare les biscuits avec son frère, non seulement pour le plaisir de les savourer, mais aussi pour les distribuer aux voisins habitant la maison.

En tant que femme, je me suis autodéterminée très tôt. J'ai d'abord dû m'affirmer face à mes trois frères aînés et je me suis aussi engagée dans diverses causes avec Amnesty International ou Terre des hommes, contre l'injustice, contre l'inégalité entre hommes et femmes et l'exploitation des ressources naturelles africaines par les grandes entreprises, etc. Romain a également un sens aigu de la justice et il prend toujours la défense de ceux qui lui sont proches.

Chez moi, j'ai un tourne-disques d'autrefois qu'il aime bien. Il en héritera, ainsi que de ma Bible et de mon livre de recettes. Surtout avec celle de son gâteau d'anniversaire préféré, la Sachertorte à trois étages décorés ! Je la lui prépare volontiers chaque année. Je suis très contente qu'il aime cuisiner et faire des gâteaux, et qu'il continue ainsi à célébrer les anniversaires selon la tradition.

Notre relation est caractérisée par le respect et l'amour mutuels. Quel grand bonheur et quel cadeau !

Ma grand-mère Sigrun

Grossmamie, c'est ainsi que je l'appelle, est née le 30 janvier 1944 sur les rives de l'Elbe, à Magdebourg. Mais elle a grandi à Duisbourg. Venue rendre visite à l'une de ses amies à Morges en 1974, elle a rencontré celui qui est devenu son mari et elle est restée en Suisse.

Elle vit actuellement à Aigle et quand j'étais enfant, elle nous gardait souvent avec mon frère. Nous ne parlions qu'en allemand avec elle, une langue que nous parlait aussi notre maman à la maison. Grâce à cela, je maîtrise bien l'allemand oralement, mais c'est à l'école que j'ai perfectionné l'écrit.

Etant née pendant la guerre, ma grand-mère est restée très marquée par les atrocités de cette époque, ce qui a fait d'elle une femme compatissante et engagée dans diverses causes humanitaires.

Quand nous étions chez elle, elle nous parlait souvent de son enfance et de l'histoire de l'Allemagne. Nous avons même visité des endroits sensibles avec elle, comme le Musée juif à Berlin ou la maison d'Anne Frank à Amsterdam. Mais l'image que j'ai de l'Allemagne est celle d'un pays plutôt fort politiquement en Europe et qui a beaucoup de similarités avec la Suisse.

Ma grand-mère nous chantait souvent des chansons que sa mère lui avait chantées et elle nous racontait des contes. Très croyante, elle nous avait aussi acheté des petits livres avec des histoires bibliques et elle nous a familiarisés avec la foi.

Ayant fréquenté l'université, elle continue de se cultiver. Passionnée d'art, elle raffole des musées et des expositions, adore écouter de la musique et aller au concert. Des intérêts qu'elle m'a un peu transmis, même si aujourd'hui j'écoute plus volontiers du rock et de la musique actuelle.

Grande voyageuse, elle part au moins deux fois par année en voyage et parfois avec ma famille. Elle aime aussi faire des balades et elle m'a souvent emmené. En dehors de la marche, ma grand-mère a toujours aimé la danse, une passion assez différente de la mienne, puisque je pratique surtout l'alpinisme et la grimpe.

Grossmamie m'a aussi fait découvrir un grand nombre de spécialités culinaires allemandes et elle nous a initiés, mon frère et moi, à la confection de biscuits. Chacun de mes anniversaires est fêté autour d'une Sachertorte qu'elle est seule à réussir aussi bien !

En conclusion, je n'oublierai jamais sa douceur et les passions qu'elle m'a transmises.

Charlotte Mananga, sa fille Odette Gollut-Manunga & sa grand-maman Thérèse Luzolo Mwanza



Odette Gollut est arrivée en Suisse à l'âge de huit ans. Mariée à un Suisse, elle est maman de deux enfants et travaille comme éducatrice. C'est volontiers qu'elle a accepté de participer à notre projet avec sa mère Charlotte et sa grand-mère Thérèse, arrivée ultérieurement.

Vêtues de leurs somptueux costumes traditionnels, toutes trois ont parlé à bâtons rompus de leurs débuts en Suisse, de leur intégration et de leurs liens avec le Congo.

CM = Charlotte, maman OG = Odette, sa fille

Situation au Congo et débuts en Suisse

CM Je suis arrivée en Suisse avec mes deux enfants, Odette et Nelson, en 1992. Mon mari exerçait différentes fonctions au Congo : banquier, pasteur, interprète... Mais il était opposé au régime de Mobutu, alors on l'a emprisonné, torturé et j'ai dû fuir avec mes enfants.

Arrivée à l'aéroport de Genève, j'ai demandé l'asile et nous avons été accueillis dans un foyer à Ardon comme requérants d'asile. Et le 11 mai 1992, on nous a transférés à Monthey.

Mon mari est finalement mort de la tuberculose au Congo et je ne l'ai plus jamais revu. Quant à ma maman, elle nous a rejoints en 2004. Si elle ne parle pas très bien le français, elle comprend quand même certaines choses.

OG Avant de venir en Europe, nous vivions à Kinshasa et ma mère était une femme d'affaires. Elle avait deux entreprises au pays, un atelier de couture avec cinq employées et une entreprise de transports, avec une vingtaine de personnes. Mon père tenait sa comptabilité.

Dans ma famille, tous ont eu la chance d'étudier. Il y a des avocats, des banquiers. Mon grand-père, par exemple, était médecin. Il y avait de grandes différences entre les familles. Nous représentions une famille moyenne, mais il y avait aussi des gens très pauvres et des gens plus riches. Et ceux qui avaient les moyens devaient partager avec les très pauvres.

A mon arrivée en Suisse, j'avais huit ans. Après l'école obligatoire, je voulais faire un apprentissage de vendeuse. Mais comme réfugiée, j'ai dû attendre encore deux ans avant de pouvoir commencer. Ensuite j'ai fait deux CFC, dont un comme gestionnaire en télécommunications. Après ma naturalisation en 2014, j'ai fait un

troisième CFC d'assistante socio-éducative et un diplôme d'éducatrice spécialisée. Mon intégration a aussi été facilitée grâce au basket. J'ai joué dès l'âge de 14 ans en LNA à Troistorrents, puis à Pully. Actuellement j'entraîne une équipe junior.

L'intégration

CM En 1992 les Valaisans n'étaient pas habitués à voir des gens de couleur. Je me souviens qu'à la Gare d'Ardon j'ai rencontré une maman avec son petit garçon qui a eu peur de moi : « Et regarde, maman, j'ai vu un fantôme ! ». Une autre fois j'ai sonné chez mon voisin pour lui offrir une spécialité de mon pays, des beignets. Il m'a fermé la porte au nez !

OG Vendeuse dans un magasin à Sion, j'ai servi une cliente. Elle devait me rappeler pour confirmer son choix, mais au téléphone elle ne m'a pas reconnue. Elle voulait absolument parler « à la dame noire ». J'avais beau lui dire que c'était moi, elle ne voulait pas me croire : « Mais... vous n'avez pas l'accent. » Je pense que pour elle, tous les Noirs avaient un accent. Et non, je parlais français, comme elle.

Survivance de la culture africaine

CM Je continue à cuisiner les plats de chez nous avec du piment, mais aussi à base de manioc, comme le chikouang ou pâte de manioc. Nous mangeons aussi les racines et les feuilles de manioc, et non seulement les légumes, comme les haricots, mais aussi leurs feuilles.

OG Ce que j'ai conservé de mes origines congolaises ? D'abord la langue, le lingala, mais pas le kikongo, la langue de ma grand-mère. Avec ma mère, on a tendance à mélanger un peu le français et le lingala.

CM Et moi, je parle le lingala avec les enfants d'Odette. J'aimerais qu'ils l'apprennent, surtout s'ils retournent un jour au Congo. Je l'enseigne même à mon beau-fils. Comme ça, s'il va au Congo, il ne sera pas dépaysé et il ne se fera pas arnaquer.

OG En fait je vis comme tout le monde ici. Mais il y a tout de même une pratique du Congo que nous avons respectée quand nous nous sommes mariés : la dot. Quand une fille se marie là-bas, son fiancé doit offrir une dot à sa famille. Ça peut être de l'argent, accompagné de cadeaux comme des tissus, des sacs de sel, etc.

Comme nous n'étions pas sur place, c'est un ami de la famille qui allait justement au Congo qui s'est chargé d'apporter les cadeaux et l'argent. Il a été accueilli par la famille et ils ont filmé la scène pour que mon mari voie comment ça se passe là-bas. Mon oncle s'est alors adressé à lui : « Alors Jacques, c'est comme si tu étais là. » Ensuite ils ont donné toutes les bénédictions pour notre mariage, puis ils ont fait une fête et dansé. En fait, la dot est un symbole, elle donne le droit à l'éducation des enfants. Si mon mari ne me dote pas, il n'a pas le droit d'éduquer

nos enfants et sa famille non plus. L'échange se fait dans les deux sens. La coutume veut que la famille de la femme offre une chèvre, avec une poule ou de la farine de manioc à la famille du jeune homme. Alors ma mère et ma grand-mère sont allées demander le prix d'une chèvre à un paysan et elles ont donné à mon mari l'argent que ça représentait dans une enveloppe.

Sinon notre mariage s'est déroulé de manière conventionnelle. Nous avons invité tous les membres des deux familles vivant en Suisse, comme ça se fait au Congo, si bien que nous avons 350 invités ! Et tous ont trouvé ça formidable. Ils ont aimé nos coutumes et dansé. On avait deux buffets, un européen et un africain. Pour associer à notre fête la parenté d'Afrique, nous avons filmé la bénédiction et aussi les danses qui ont suivi.

Notre mode de vie au Congo, quand j'étais petite, était déjà européenisé. Si bien que dans ma manière de vivre, je suis plus suisse qu'africaine. Je ne porte pas les parures et les beaux costumes d'Afrique, je préfère la simplicité. D'autant plus que j'ai toujours aimé le sport. Je peux dire que j'ai gardé trois choses, transmises par ma mère et ma grand-mère : la langue, la dot et la cuisine.

L'image que j'ai du Congo

OG J'y suis allée une seule fois. Pour moi, le Congo c'est comme une pierre brute où tout reste à façonner : la mentalité, la manière de vivre et de se développer.

Peut-être qu'avant c'était mieux, mais maintenant le pays est aux mains des multinationales et les Congolais qui ont des facultés intellectuelles sont écartés. A l'époque de Mobutu, il y avait des écoles dans toutes les provinces. Après ils ont commencé à détruire les écoles pour empêcher les enfants de s'instruire et de revendiquer un jour les richesses de leur pays. Mon mari et mes enfants aimeraient aller au Congo. Ma mère dit souvent : « Je vous apprends le lingala, comme ça vous ne vous ferez pas arnaquer ! » Car comme partout, la corruption est reine. C'est pour ça que tout reste à façonner par rapport à l'éducation, à l'économie et à l'environnement.



Fernando raconte :

Je suis né en 1951 à Tomar, un petit village du Portugal. Ma mère a accouché à la maison. Nous étions huit garçons et une fille. J'étais le plus jeune. Dès l'âge de huit ans, je cueillais déjà des figues sèches pendant les vacances d'été. A plus de 43°, du lever au coucher du soleil. C'était dur, mais nous étions pauvres et comme ça je pouvais apporter un peu d'argent à la maison.

Ma scolarité a été très courte, quatre années. Après je suis parti à Lisbonne pour travailler dans une épicerie. J'avais 12 ans. Le patron était très dur, je n'avais pas de salaire, j'étais seulement nourri et logé.

En attendant de commencer l'armée, je suis parti clandestinement en France. J'avais vendu ma moto pour payer mon billet. Boulanger à Nancy, déménageur avec mon frère à Paris, j'ai pu gagner ma vie. C'était important, car j'étais déjà marié à cette époque. Puis de 1974 à 1977 je suis resté au pays pour faire l'armée.

Un peu plus tard, j'ai traversé une période de malchance. Seul représentant de yoghourts et de glaces à Lisbonne, j'avais un stock important. Malheureusement le congélateur est tombé en panne pendant mon absence et tous mes produits ont été perdus. Un des bus est aussi tombé en panne... bref, j'ai épongé des pertes et c'est là que j'ai décidé de tenter ma chance en Suisse.

Après avoir occupé plusieurs emplois dans divers lieux, j'ai trouvé une annonce : on cherchait un boulanger à Grimentz. J'ai appelé, j'ai été convoqué, mais la question était : comment y aller ? Il fallait absolument que je trouve une solution. Je suis allé dans un garage et j'ai dit que je pensais acheter une voiture, une Nissan. On m'a proposé de l'essayer. Et c'est ainsi que j'ai pu me présenter et obtenir la place. Le garagiste était étonné que j'aie fait aussi long et consommé autant d'essence. Alors je lui ai mis 20 francs sur la table et il a été content. Et moi aussi !

Peu de temps après, mon permis de travail a expiré ! Puis un jour que j'étais sur le trottoir, deux policiers sont arrivés. Ils m'ont demandé mes papiers et ils ont vu que je faisais du karaté. L'un d'eux en faisait aussi et finalement on n'a parlé que de cela. Mais quelques jours plus tard ils m'ont arrêté, ils ont fouillé mon appartement et j'ai été convoqué à la police. Et là on m'a dit : « On sait tout. On sait qui tu es, où tu as travaillé, et que tu es un gros bosseur et très honnête, alors reste. »

Finalement l'accueil en Suisse n'a pas été négatif. Mais si les choses ont bien marché, c'est parce que je n'ai jamais arrêté de lutter. Une fois que je n'avais pas de travail, mes collègues portugais m'ont dit : « Ecoute, retourne au pays. Tu as déjà le billet et ici, il n'y a pas de travail. » J'ai refusé : « Non, jamais de la vie ! » Et très vite j'ai trouvé un emploi et comme mes patrons étaient contents de moi, ils m'ont aidé à obtenir le permis B. Le bon travail, ça se paie toujours.

En 1987, j'ai repris la boulangerie du Cygne Noir. J'y suis resté 19 ans. Et maintenant, je tiens le Cygne Blanc près de l'église et mon commerce marche très bien. En conclusion, je suis officiellement en Suisse depuis 1984.

Je m'adapte facilement à tout. En plus, je ne fume pas, je ne bois pas, disons que je ne suis pas un Portugais type, comme ceux qui se retrouvent au bistrot après le travail pendant que leur femme est à la maison. Je suis plutôt « un Suisse à tête carrée ». Je déteste arriver en retard, l'heure c'est l'heure. Le français, je l'ai appris en causant avec les gens. Quand je ne comprenais pas un mot, je cherchais dans un dictionnaire le soir. C'est comme ça que j'ai appris. La seule chose qui me manque, c'est la mer. Au Portugal, vous trouvez des plages magnifiques, l'eau est transparente. Oui, la mer me manque...

Aujourd'hui, à bientôt 70 ans, je peux dire que ma vie a été une vie de travail. Mais je ne me plains pas. Jamais malade, jamais une grippe, je suis là. Je ne retournerai pas vivre dans mon pays. Ma famille la plus directe, mes enfants et mes petits-enfants, sont ici. Qu'est-ce que je ferais là-bas sans ma famille ?

Ce que j'aimerais transmettre à mes enfants ? Qu'ils soient sincères, travailleurs, parce que sans travail, on n'a rien du tout. Et puis comme disait mon papa : « Quelque chose, même si on en a besoin, si c'est pas à nous, on touche pas ! »

Alessio écrit :

Bonjour je m'appelle Alessio, j'ai 14 ans. Je vous écris ce texte pour vous présenter mon grand-père et vous raconter les liens qui nous unissent.

Mon avô (grand-père en portugais) a 70 ans. Il a travaillé toute sa vie et il travaille encore aujourd'hui, malgré son âge. Je trouve qu'il a une motivation hors du commun. Il est toujours prêt à aider les gens. Notre relation est assez fusionnelle, mais je regrette que nous ne passions pas plus de temps ensemble. Ce que j'admire chez lui, c'est qu'il est parti de rien et malgré les difficultés qu'il a traversées, il a toujours su se débrouiller. J'apprécie bien quand il raconte des anecdotes sur sa vie et comme ça j'apprends aussi des histoires sur ma maman quand elle était petite.

J'ai beaucoup de chance car beaucoup de passions me viennent de lui (le chant, le football, l'humour, etc...).

Ce que je trouve drôle aussi, c'est que mon grand-père est rouquin, mais aucun de ses enfants ou petits-enfants ne le sont. Par contre mes frères, moi et même ma maman, avons des reflets roux et je trouve que c'est un peu notre marque de famille.

Voilà, j'espère qu'à travers ce petit texte, vous avez appris à connaître un peu Fernando Pereira, mon avô que j'aime très fort.

Introduction : Association A Tous Livres
Textes et interviews : Danielle Berrut
Texte Historienne d'art : Julia Hountou
Relecture : Danielle Berrut, Joanna Vanay et Francine Cutruzzola
Photographies et Graphisme : Cédric Raccio
Fonte : Simphon Norm, Swiss Typefaces

Editeur & publication : Fluo Skin
Materia

Fluo Skin Materia / La Fabrik
Rte de Clos-Donroux 1, 1870 Monthey
Suisse
+41 79 626 17 90
fluoskinmateria@gmail.com

Association A Tous Livres
Avenue du Crochetan 42
1870 Monthey, Suisse
+41 78 661 90 61
atouslivres@maisondumonde.ch

A cheval entre culture et intégration,
le projet participatif GENERATION –
MIGRATION est soutenu par le Théâtre
du Crochetan, le Service de l'intégration
et la Ville de Monthey, la Loterie
Romande, le dispositif Art en partage
du canton du Valais, et la Banque
Raiffeisen de Monthey.

THEATRE
CRO
CHE
TAN

monthey

Loterie Romande

Le Canton
du Valais
encourage
la culture
Du Canton
Valais
Kulturelle Teilhabe
Art en partage

RAIFFEISEN

A TOUS LIVRES
bibliothèque interculturelle

La
Fabrik

